

appelez Kankarpünsum est le frère du Sud, bhoutanais ; votre sommet inconnu est le frère aîné au milieu, et représente les habitants primitifs du pays, les Monpas ; et celui que vous et les Tibétains nommez Künla Kangri est le frère du Nord, tibétain. Une vieille légende, retraçant sans doute symboliquement l'histoire de la conquête du Bhoutan, montre les trois frères ennemis, autrement dit les trois peuples, l'autochtone, le bhoutanais, et le tibétain, enfin réconciliés et devenus montagnes immobiles et sereines, fraternellement unies sous l'azur du bouddhisme. Souvent je pense aux trois frères comme à l'Inde, au Tibet, et à la Chine, et je prie pour que la paix descende sur eux, et tant d'autres dans le monde ».

« Ce fut une très longue soirée » soupira après un silence le Docteur X. Une paix totale m'avait envahi auprès de ce sage. Et pourtant il savait bien qu'un jour un alpiniste viendrait profaner ses sommets supports de méditation. Voilà pourquoi il m'avait accueilli avec ces paroles « Je vous attendais ». Ce monde qu'il avait fui, mais pour lequel il avait tant de compassion, le rattraperait un jour, c'était certain. Et d'ailleurs, il n'était pas complètement libéré, je m'en rendis compte en le voyant essuyer une larme lorsque je lui fis écouter sur mon magnétophone le Stabat Mater de Pergolèse, qui me suit dans tous mes voyages. Mais cela ne dura pas. Et je garde pour toujours cette vision de mon départ le lendemain matin, qui est très exactement celle de votre tableau : ce lama solitaire, debout sur la terrasse de son ermitage, faisant tourner son moulin à prières, encore pris dans la nuit de ce bas monde, tandis que derrière lui étincelle en pleine lumière la sérénité de notre sommet oublié.

De retour au Bhoutan, et d'accord avec son vénéré maître et tous les membres de l'expédition, nous décidâmes de taire aussi longtemps que possible ma découverte, et ce d'autant plus que mes calculs semblaient donner entre 7999 et 8001 mètres au sommet oublié. De toutes façons un 8000 à venir puisque l'Himalaya continue sa surrection tectonique, au rythme de un centimètre par an. Le plus surprenant est que dans les archives de l'Indian Survey, je l'ai vérifié, les mesures de ce sommet avaient disparu, et de même dans les documents chinois. Il est vrai que le massif du Künla Kangri est, juste au sud de Lhassa, aux confins du domaine personnel du Dalai Lama. De là à penser qu'ayant vu ce qu'avait provoqué de perte de sacré l'afflux des grimpeurs sur l'Everest, ce saint personnage ait sagement ordonné en son temps d'effacer des tablettes ce quinzième 8000, il n'y a qu'un pas, que, connaissant l'Asie, je n'hésiterai pas à franchir...

Toujours est-il que nous publiâmes délibérément, en particulier, dans *Les Alpes*, la revue du Club alpin suisse, une carte fautive où le point culminant du Bhoutan était toujours ce Kankarpünsum 7541 mètres, relié au Nord au Künla Kangri 7554 mètres, en territoire tibétain, par une vague arête aux environs de 6000 mètres, à la place du 8000 oublié [voir carte page 28].

Mais maintenant que les satellites espions cartographient la planète entière au centimètre près, et surtout que ce vieux sage est mort, dit-il en prenant la coupe crânienne dans ses mains, je pouvais bien vous expliquer votre peinture ».

**M**achinalement, les yeux levés sur mon dessin, je portai la main à mon cou où je touchai mes turquoises et mon corail. Tournant un peu la tête, je regardai mon reflet dans la glace au-dessus de la cheminée. J'étais fort pâle ; c'est qu'il n'avait rien expliqué du tout le bougre ! Qui étais-je donc vraiment, ou qui avait dirigé mon pinceau ? La cérémonie tantrique qu'un authentique lama tibétain vint ensuite célébrer au milieu de la nuit chez le Docteur X. ne contribua pas à dissiper mon trouble, et, m'endormant ce soir-là en songeant au poète chinois qui ne savait pas s'il rêvait qu'il était un papillon ou bien s'il était un papillon qui rêvait qu'il était un poète chinois, je fis de bien étranges rêves.

Le lendemain matin, je repris pied sur terre, fis mes adieux au Docteur X., et retrouvai mon ami allemand à Grindelwald où nous prîmes le petit train du Jungfraujoeh. Il faisait un temps magnifique et la foule se pressait. Durant la montée brinquebalante, je méditais sur cette pauvre montagne transpercée et enchaînée par les rails et la crémaillère, sur la foule imbécile, pensais-je peu charitablement, qui serait déversée tout à l'heure au pied de la Jungfrau. C'est ainsi que terminerait l'Himalaya, et le troisième sommet oublié du Kankarpünsum, à cause de sa légende, de mon récit, et de son altitude, serait peut-être le plus profané !

Sur le banc en face de moi s'agitait et piaillait une nichée d'enfants qu'essayaient de contenir des parents agacés. Un petit garçon et sa sœur, un peu plus calmes, écrasaient leur nez contre la vitre, clignant des yeux éblouis par la réverbération des glaces. Nos sacs hérissés de pointes de crampons et de piolets les avaient intrigués, mais ils n'avaient pas osé adresser la parole à ces drôles de bonshommes bronzés et un peu ridés, silencieux, qui contemplaient les cimes encore plus qu'eux, des alpinistes.

Je me souvins alors d'une journée d'automne où, petit garçon encore, mon père m'avait emmené au Gornergrat. Le souvenir en était resté vivace, peut-être d'y avoir été seuls, père et fils. C'était mon premier 3000, en train bien sûr. Mais là-haut j'avais respiré l'air si vif de l'Altitude, j'y avais contemplé l'étincellement du Mont-Rose et l'élan du Cervin, j'y avais nourri mes premiers choucas... Ce n'est que bien plus tard que j'étais devenu alpiniste fervent.

Mon regard descendit des cimes sur les enfants. Peut-être ceux-là recevaient-ils la même empreinte inconsciente en ce moment, malgré toute la ferraille bruyante du train, malgré le vulgaire hôtel de la gare d'arrivée qui apparaissait, malgré la foule obèse suant l'huile solaire. Je leur souris en descendant du train. Mais ils avaient déjà filé vers le marchand de souvenirs. Qu'importait... Moi aussi, après tout, à leur âge, en promenade scolaire au cirque du Fer à Cheval, j'avais acheté un edelweiss en plastique !

Nous chaussâmes les skis et plongeâmes dans la pente. Malgré les nombreuses traces, nous savions que nous allions retrouver la Montagne, magie toujours recommencée, là-bas, derrière cet éperon qui nous masquait l'équipement du col, et qu'ensuite, demain matin, dans le froid coupant de l'aube, au-dessus de la rimaye, nous aurions renoué avec le rêve.

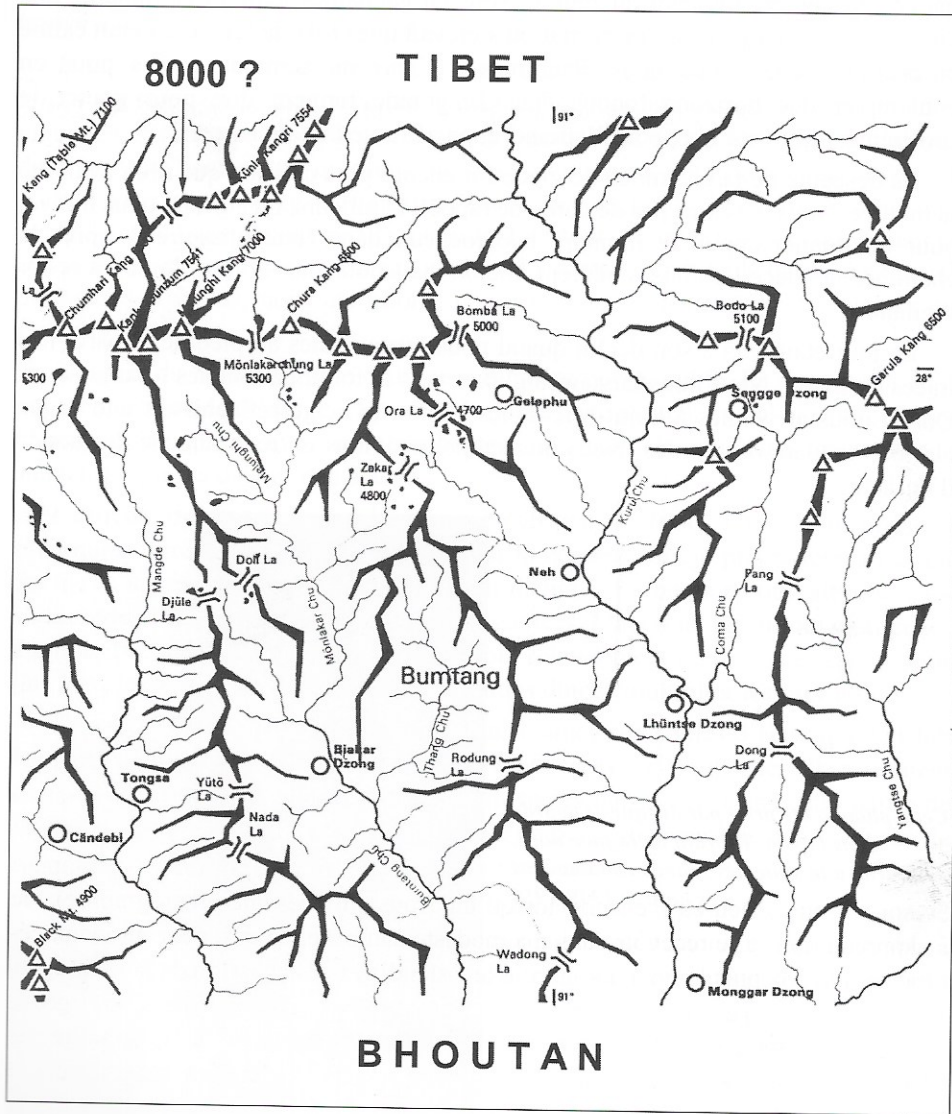
Je me retournai. Là-haut, par-dessus le parapet, un petit garçon nous regardait nous éloigner. Je lui fis signe de mon bâton. Il agita sa main.

Allons, le Kankarpünsum ne risquait peut-être rien.

*Terminé le 15 août 1990 au camp de base du K2, pour les copains de Mountain Wilderness (c'était l'expé Free K2).*

*Reproduit avec l'aimable autorisation de la Revue Alpine du C.A.F. de Lyon, dans laquelle ce récit a d'abord paru dans le numéro fêtant son centenaire (octobre 1994).*





Carte : Les Alpes (Revue du Club Alpin Suisse) 2/1983 p. 73

Olivier Paulin

## *L'oublié*

**J'**avais fait connaissance du Docteur X. pendant un de ces longs vols qui nous font rejoindre « the playground of the world », pour paraphraser Sir Leslie Stephen, c'est-à-dire l'Himalaya. Il se rendait à Tokyo afin de participer, en tant que géologue, à la mise au point du programme d'exploration sous-marine de la fosse qui borde immédiatement à l'Est le Japon, où se déroulent en continu des phénomènes de subduction d'une plaque du Pacifique sous l'archipel nippon. Je savais que les hautes altitudes que nous recherchions dans l'Himalaya n'avaient pas d'autre cause : le choc de la plaque indienne contre le plateau tibétain, et son enfoncement sous celui-ci, plus léger, qui se trouvait ainsi projeté, avec des débris rabotés à la surface de la plaque indienne, jusqu'aux 8848 mètres de l'Everest. Le Docteur X., qui était aussi alpiniste et avait beaucoup couru la chaîne, y compris sur son versant tibétain, me fournit une foule d'explications passionnantes, et le vol, pour une fois parut court. À Delhi, nous nous séparâmes, en nous souhaitant bonne chance dans nos explorations respectives, lui vers la profondeur, et moi vers l'altitude. Nous convînmes qu'il passerait à l'automne chez moi afin de voir les photos de notre expédition, car nous nous rendions dans un secteur qu'il ne connaissait pas. Je lui rapporterai quelques échantillons de minéraux en profitant de nos bagages de retour allégés, et je promis de photographier, pour une fois, autre chose que les adorables bambins, les jolies sherpanis, les courageux porteurs, les camps d'altitude (1,2,3, etc...), et les arêtes de neige au soleil couchant (ou levant).

En novembre, à ma grande surprise, le Docteur X. reprit contact avec moi. (J'écris « à ma grande surprise », car si l'on voyait arriver chez soi tous les gens à qui l'on a distribué son adresse pendant une, et à plus forte raison plusieurs expéditions, ça serait un défilé qui ne s'arrêterait ni jour ni nuit ; or on ne voit jamais personne. Bien heureux encore lorsqu'on vous envoie une photographie). Je m'apprêtai donc à le recevoir dans ma modeste cambuse, ce qui, pour un vieux célibataire qui a depuis longtemps sacrifié le « standing » à sa passion de la montagne, représente toujours quelques problèmes ménagers (à cette époque déjà, le frigo ne marchait plus depuis un an). Je me remontai le moral en pensant à l'hospitalité des Berbères et de tant d'autres qui savaient vous recevoir dans leurs masures avec tant d'urbanité, c'est le mot, qu'ils en étaient royaux.

Mais sitôt le seuil franchi, sans un regard pour les meubles cirés, les rayons de la bibliothèque dépoussiérés, la moquette shampooinée, la vaisselle étincelante et le bureau rangé comme une cour de caserne, le Docteur X. alla se planter devant une de mes peintures, ce qui ne laissa pas de m'étonner. Pour éclairer le lecteur, il faut

qu'il sache que, comme tous les peintres du dimanche (ceux où il pleut et où l'on ne grimpe ni ne skie), je suis presque sûr d'être un nouveau Rembrandt (ne parlons pas de Samivel), et qu'en conséquence les murs de mon salon sont tapissés de mes « œuvres ». Les amis, eux, se sont habitués, mais d'ordinaire, les visiteurs non prévenus, devant cette avalanche de montagnes bleues et blanches, style lait Mont-Blanc, murmurent un vague compliment et s'empressent de choisir le fauteuil qui fait face à la fenêtre. Ceux qui n'ont pas eu la chance de conquérir de haute lutte cette place lèvent de temps en temps un regard timide sur les médiocres dessins avec l'air de penser que je suis tout de même « atteint ». (Et maintenant voilà qu'il s'est mis en tête d'écrire!).

J'essayai honnêtement (je le jure !) d'intéresser mon hôte aux amuse-gueules puis aux échantillons de roche rapportés (peut-être n'avais-je, en bon béotien, ramassé que de vulgaires cailloux). Mais il ne quittait pas des yeux cette sacrée peinture (*reproduite page 39, ce qui m'épargnera une description*). À la fin, je vis bien qu'il n'y tenait plus, il me demanda brusquement : « Sur quelle photographie avez-vous copié cela ? » Je lui expliquai, comme à tous ceux qui me posent la question, que mes montagnes étaient purement imaginaires, Il refusa de me croire. « C'est impossible, tout y est ! » Je l'assurai de mon innocence (car il en était venu à me regarder d'un air accusateur) et suggérai que peut-être il s'agissait d'un lointain souvenir inconscient ; après tout, il y a toujours eu des livres de montagne chez mon père, et il y a vingt ans que je grimpe et feuillette la littérature alpine (d'ailleurs, dès que, l'âge venant, je ne pourrai plus grimper plus de trois marches, il y a fort à parier que ce seront celles de l'escabeau d'une bibliothèque dont je deviendrai le vieux rat). Il ne se rallia même pas à cette possibilité : « Non, c'est impossible. Je le sais pour avoir cherché moi-même dans toutes les bibliothèques du monde, rien, ni photo, ni dessin, ni carte n'a jamais été publié sur cette zone. C'est tout à fait extraordinaire que vous ayez pu imaginer ça. À moins, dit-il en regardant rêveusement le petit collier tibétain (un corail et deux turquoises) que j'avais cru bon d'arborer dans l'échancrure de ma chemise, comme tout himalayiste digne de ce nom, à moins que vous ne soyez une réincarnation d'un défunt lama, c'est ce que diraient les Tibétains... » Là, je dois dire que je commençai à le trouver plus « atteint » que moi, et il dut s'en apercevoir. « Passez-moi donc vos photos ».

L'obscurité salvatrice nous engloutit, traversée des fulgurances que les images mortes, fixées comme le chatoiement des papillons exotiques par leur épingle, arrivent cependant quelquefois à nous restituer. J'avais beau insister sur certaines vues « géologiques » (du moins l'espérais-je), je ne réussissais pas à tirer de mon visiteur autre chose qu'un intérêt poli, lui que j'avais connu si passionné et passionnant dans l'avion. Dans l'intervalle où je changeais mes paniers de diapositives, je voyais bien que son regard invinciblement retournait se poser sur ma peinture et qu'il pensait à tout autre chose. La projection terminée, j'essayai bien de lui tirer les vers du nez, mais il devint très vague. Je finis par oser lui offrir, puisqu'il semblait tant s'y intéresser, d'emporter mon dessin. Il accepta, ce qui, pour un

peintre, est toujours une aubaine, car cela lui permet de parler « d'amateurs éclairés », et de « collections particulières » où ses oeuvres figurent, cela va de soi, en bonne place...

Comme je le raccompagnai, il s'excusa pour sa bizarrerie qui avait un peu gâché la soirée, mais il me promit de me donner un jour toutes les explications que je voudrai. Simplement, il n'était pas encore temps. Petit à petit, j'oubliai l'incident. D'autres barbouillis eurent tôt fait de combler la place laissée vide sur le mur, et nombre d'autres montagnes furent gravies.

Jusqu'à ce que le temps prescrit dans le Grand Livre fût écoulé. Alors, un beau matin, je reconnus la voix du docteur X. dans le combiné téléphonique. Il m'invitait chez lui, en Suisse.

J'organisai donc une sortie à ski dans l'Oberland avec un ami allemand et partis avec vingt-quatre heures d'avance sur notre rendez-vous pour faire étape une soirée chez le Docteur X. Sa maison regorgeait de souvenirs de ses nombreux voyages et de collections minéralogiques. Mais je dois dire que, cette fois, c'est moi qui fus plutôt inattentif, tant je pensai à l'objet de ma visite. Il finit par m'introduire dans son bureau, où je retrouvai ma peinture en bonne place. En souriant, il me fit asseoir en face d'elle. Sur la petite table basse entre nous deux se trouvait, posé sur un manuscrit étrange, un de ces objets macabres dont les Tibétains ont le secret : une coupe fabriquée dans un crâne humain. Le Docteur X. me la tendit. L'intérieur en était tapissé d'une feuille d'argent repoussé et délicatement ciselé. L'extérieur était resté à l'état brut, et l'on y voyait courir, comme les lents fleuves de la plaine indienne, les méandres des sutures pariétales et occipitales. Apparaissaient aussi, distinctement orientées dans tous les sens, les griffures qu'avait laissées la râpe dont on s'était servi pour gratter les derniers restes de cuir chevelu et donner au crâne son poli de vieux meuble ciré. « Les catholiques ont leur calice rempli du sang du Christ, symbole de la Nouvelle Alliance ; les divinités tantriques, elles, ont leurs coupes crâniennes remplies de sang, symbole de la Connaissance ; étrange convergence me dit-il. Aussi vous n'êtes pas sans connaître les théories qui disent que la ressemblance entre certains rites des deux églises serait due à l'influence de chrétiens nestoriens de passage dans l'Himalaya. Ce qui est sûr, c'est que ces crânes sont utilisés par le prêtre lamaïste uniquement pour les rites de l'« action violente », c'est-à-dire ceux qui servent à dompter les nuisances extérieures, maléfiques par excellence. Et c'est une des raisons pour laquelle l'Abbé Dordjee Rimpoché, la plus haute autorité spirituelle du Bhoutan me l'a envoyé, afin de faire pratiquer la cérémonie requise. Vous savez qu'il y a de nombreux réfugiés tibétains en Suisse, et bien sûr, des lamas ». Et il me tendit également le manuscrit à la haute et élégante écriture tibétaine, qui portait le sceau royal du Bhoutan. « L'autre raison, figurez-vous, est que j'ai connu l'homme qui habitait ce crâne, si je puis dire. Il avait de son vivant réussi à écarter le Mal d'autour de lui. Cet envoi de l'Abbé signifie qu'avec la mort de cet homme une poche de pureté a disparu de la surface

du monde, et que, dès lors, garder le secret n'a plus d'utilité. D'ailleurs, tôt ou tard, cela devait arriver. Autant que vous soyez le premier à tout savoir, puisqu'il y a l'inexplicable coïncidence de votre peinture...»

Je m'installai donc le plus confortablement possible dans mon fauteuil et entendis le récit du Docteur X..

«**J'**ai eu la chance de participer aux expéditions scientifiques suisses au Bhoutan que dirigeait Augusto Ganssner, en particulier celles qui se déroulèrent dans le nord du pays, là où aucun étranger n'avait jamais été autorisé à se rendre. Nous explorâmes ainsi le secteur de Lunana, et, une autre fois, les abords sud-ouest du Kankarpünsum qui est le plus haut sommet du pays avec 7541 mètres. Une autre campagne fut consacrée à ses abords sud-est. Un groupe se dirigea par le Zakar La (*La* veut dire *col* en Tibétain) et l'Ora La sur Gelephu, afin d'avoir, par-dessus les infranchissables gorges du Kuru Chu, des perspectives sur le groupe totalement inconnu du Garula Kang. Moi-même et un compagnon devions remonter le Melungi Chu et l'ancien chemin menant autrefois au Tibet par le Mönlakarchung La, à 5300 mètres, afin, depuis ce col, de voir le versant sud du Künla Kangri, un gros 7000 tibétain, et d'avoir une idée ainsi du relief du bassin nord-est du Kankarpünsum.

Accompagnés de mon vieil ami sherpa Ang Tharkey et de quelques porteurs nous remontâmes donc les vallées qui nous avaient été attribuées. Nous perdîmes pas mal de temps car l'hiver avait été fort enneigé. Ce ne fut pas avant la mi-mai que nous atteignîmes le pied du Mönlakarchung La. À cet endroit, mon compagnon suisse tomba malade. Comme la mousson s'annonçait précoce (chaque jour les nuages venus de la plaine indienne remplissaient un peu plus tôt le cirque où nous étions, nous arrosant copieusement de neige dès l'après-midi et empêchant toute observation), je décidai de monter seul au col avec le sherpa pour quelques jours.

Nous nous levâmes de bonne heure le lendemain matin afin de faire la course avec les nuages. Mais rien n'y fit. Partis sous un azur parfait, nous nous retrouvâmes en train de patauger dans la neige fraîche du col en plein brouillard. Je décidai donc, malgré le peu de visibilité, de descendre sur son versant nord, peu escarpé, en espérant que le col se comporterait comme une barrière et qu'on y verrait un peu clair en contrebas. Nous traversâmes à la boussole de vastes névés qui nous menèrent à une ancienne moraine sur laquelle je retrouvai de vieux cairns que nous reconstruisîmes sommairement avec Ang Tharkey. Ce dernier, bien qu'ayant crié «*Lha gyalo*» («*Les Dieux sont vainqueurs*») au passage du col, n'était qu'à moitié rassuré et n'arrêtait pas de psalmodier le vieux mantra de Tchenrézig, «*Om Ma Ni Pa dMé Houm*», à une cadence qui ne fit que s'accélérer lorsque nous longeâmes un lac noir et sinistre sous les nuages qui lâchaient leurs averses de neige. Je retrouvai périodiquement des cairns dans les moraines, aussi descendai-je sans trop me soucier du temps, expliquant à Ang Tharkey que nous bivouaquerions plus bas



pour profiter de l'éclaircie probable du lendemain matin, qui nous permettrait enfin de nous faire une idée de ce mystérieux versant nord du Kankarpünsum.

L'après-midi s'avavançait. Nous cheminâmes encore quelque temps, ayant probablement retrouvé l'ancien chemin qui reliait le Bhoutan au Tibet. Je ne m'inquiétais plus beaucoup au sujet d'éventuels garde-frontières chinois : il était évident que personne n'avait plus emprunté ce passage depuis fort longtemps. Aussi fis-je un véritable bond lorsque Ang Tharkey se jeta soudain à plat-ventre devant moi. Non pas que nous ayons vu quiconque, pas même le fabuleux yéti, mais un banc de brume qui venait de se déchirer avait révélé, se profilant sur un tertre voisin, les silhouettes noires de trois croix ! Ce qui, dans n'importe quel alpage suisse, n'aurait rien eu de surprenant, prenait ici, au crépuscule, presque l'allure d'une menace, en tout cas d'un signe, et Ang Tharkey ne s'y trompait pas. Revenu de ma surprise, et comme rien ne bougeait évidemment, je montai, craintivement suivi par Ang Tharkey, sur la butte pour voir ces croix de plus près. Là, une autre surprise m'attendait. De l'autre côté de la bosse, on reconnaissait, bien qu'à moitié enfouis sous la neige, les débris d'un bombardier de la deuxième guerre mondiale ! Sous l'œil réprobateur d'Ang Tharkey, je jetai un regard dans ce qui restait de la carlingue, à la recherche de je ne sais quel indice. Mais il n'y avait rien de notable. Je revins vers les trois croix dont le bois délavé s'écaillait. Elles ne portaient aucune inscription. Cédant aux prières d'Ang Tharkey, qui ne voulait pas passer la nuit dans un endroit aussi visiblement plein de fantômes, je repris la descente. Un quart d'heure plus tard, nous trouvions abri dans ce que je pris pour une grotte aménagée par des bergers (*un mur de pierre à demi écroulé en masquait l'entrée*), mais qui devait être beaucoup plus que cela, à en juger par la quantité de drapeaux imprimés de prières qui pendaient partout à l'intérieur, et par la satisfaction évidente d'Ang Tharkey qui avait retrouvé immédiatement en y pénétrant son sourire des grands jours. D'ailleurs il s'affairait déjà, courbé sur ses petites jambes torsées, à préparer le thé et à pétrir de ses mains noires la pâte des chapatis. Pendant ce temps, la nuit était tombée et l'on commençait à voir quelques étoiles. Comme bien vous pensez, j'eus quelque mal à m'endormir, obnubilé par ma découverte de l'après-midi, et impatient aussi de savoir ce que je verrai le lendemain du cirque Nord du Kankarpünsum.

La nuit tint ses promesses et l'aube fut glaciale à souhait. Je fus réveillé par le Lréchaud et les Om Mani d'Ang Tharkey, qui entrecroisaient leurs ronronnements rituels. Dehors, c'était un de ces matins comme seul l'Himalaya peut en offrir : des brumes rosissantes masquaient encore la partie ouest du cirque, mais droit au nord s'élevait par-dessus les pénitents de glace d'un énorme glacier la face sud élancée du Künla Kangri. À travers les volutes de vapeur montées du bol de thé brûlant, l'œil ne se lassait pas de parcourir les gigantesques cannelures de glace et les encoissements incroyables des corniches, tout là-haut, dans ce qui est vraiment l'Altitude et qu'aucun alpiniste ne peut contempler sans un pincement au cœur fait de désir et d'effroi. Vrai, s'il y avait des morts sous les trois croix, quel cimetière ils avaient les bienheureux ! Et quelle était ma chance de pouvoir contempler cela

aujourd'hui. Un matin comme celui-là suffisait à m'absoudre de ma trop dévorante passion pour les cimes.

À ma grande déception par contre, je m'aperçus que je ne pouvais contempler le versant nord du Kankarpünsum. Il était masqué par un long éperon nord-est qui descendait des 7000 mètres du Melunghi Kang. Il aurait fallu être au pied du Künla Kangri, mais le fleuve de glace tourmenté qui descendait de l'ouest m'en ôtait, c'était clair, toute possibilité. Au mieux, j'aurais peut-être pu atteindre sa rive droite, mais la vallée par où nous étions arrivés et qui y menait devenait plus encaissée et probablement difficile à descendre d'avantage. Il ne me restait plus, ne pouvant espérer monter sur l'éperon nord-est du Melunghi Kang, qu'à essayer de monter le plus haut possible sur les flancs de la montagne à ma droite (*un éperon venu des 6500 mètres du Chura Kang*). D'ailleurs l'ancien sentier y montait aussi, sans doute pour éviter des gorges en aval du grand glacier, jusqu'à ce qui, vu d'ici, paraissait un gros cairn, peut-être même un chorten.

Nous entreprîmes donc la montée dans ce versant à l'ombre où la neige de la nuit restait légère comme de la plume tant il faisait froid. Nous nous approchions de ce qui était bien un vieux chorten en ruine à l'angle de l'éperon. En me retournant, je vis que nous avions presque regagné l'altitude du Mönlakarchung La par lequel nous avions pénétré dans ce sanctuaire. Les brumes qui en remplissaient encore à l'aube la partie ouest étaient en train de se dissiper, dévoilant les soubassements imposants d'une montagne inconnue au sud-ouest du Künla Kangri. Son sommet élevé finit par apparaître complètement, tout étincelant sous la lumière rasante du matin. Je réalisai soudain que cette cime était sans aucune erreur possible, beaucoup plus haute que le Künla Kangri, et qu'elle n'était pas non plus le Kankarpünsum, puisqu'elle était justement sur la ligne d'arêtes reliant ces deux sommets, qui fermait le cirque à l'ouest. Sur la carte de l'Indian Survey que j'avais avec moi, elle n'était pas figurée. Au contraire, il n'y avait à sa place qu'un col menant dans le bassin nord-est des Table Mountains. Il paraissait impensable qu'un sommet de cette taille ait pu échapper aux cartographes. Pourtant je me souvenais de la grossière erreur que comportait la carte qu'avait Herzog lorsqu'il cherchait l'Annapurna. Je commençais à devenir fébrile. Aussi vite que je pus, j'atteignis le vieux chorten au pied duquel je sortis ma planchette, mon altimètre, et le petit théodolite que transportait Ang Tharkey. En visant le Mönlakarchung La, je vis, et l'altimètre le confirmait, que nous étions à la même altitude. Je fis rapidement des visées sur le Künla Kangri, le Melunghi Kang, et mon sommet inconnu. Me déplaçant horizontalement jusqu'à l'arête de l'éperon suivant, peu éloignée, et ayant mesuré mon déplacement aussi précisément que possible avec notre corde pour disposer d'une bonne base de triangulation, le refis mes visées de ce nouvel emplacement sur les mêmes sommets. Tous mes angles inscrits dans mon carnet, ce serait un jeu d'enfant, ce soir, de situer exactement mon sommet inconnu et de connaître son altitude approximative. Mais déjà, en moi-même, je me demandais, sans trop oser y croire, si je ne tenais pas là un 8000 oublié, le quinzième.

Toutes ces allées et venues avaient pris du temps et déjà, par dessus le Mönlakarchung La, déferlaient de gros nuages sales. Le ciel avait pris une teinte plombée. Je décidai de continuer sur le sentier qui, franchissant des éperons successifs, s'en allait vers le nord. Peut-être apercevrai-je enfin le versant nord du Kankarpünsum. Malheureusement nous fûmes vite rattrapés par les brouillards qui me masquèrent tous les sommets, y compris mon bel inconnu. Nous marchâmes encore une heure ou deux et il se mit à neiger. Nous commençons à chercher un nouvel emplacement de bivouac, mais nous étions dans une zone de dalles assez raides. Nous continuâmes donc, pendant que le brouillard se refermait sur nous. Il neigeait de plus en plus fort et la fin du jour ne devait plus être loin lorsqu'un long mugissement nous figea sur place. À n'en pas douter c'était le son d'une de ces trompes que les lamas utilisent. Il y aurait donc un monastère intact en ce lieu retiré ? « Dung-chen ? » (*longue trompe ressemblant au cor des Alpes.*) demandai-je à Ang Tharkey. « Dung-dkar » (*trompe faite d'un gros coquillage*) me répondit-il. Et de fait, dans une déchirure du brouillard, nous vîmes apparaître cent mètres plus haut que nous, debout sur une terrasse à côté d'un mât où flottaient des drapeaux de prière, la haute silhouette d'un lama qui soufflait de toutes ses forces dans une belle conque nacrée au pavillon rehaussé d'argent. Nous montâmes vers lui.

Ang Tharkey se jeta à ses pieds, se prosternant plusieurs fois, frappant le sol de son front avec un bruit sourd. Hypnotisé, je ne pouvais détacher mon regard du calme visage qui me souriait : c'était celui d'un Européen ! « Je vous attendais » me dit-il en anglais. « Ne restez pas dehors sous la neige, entrez dans mon modeste ermitage ». Ang Tharkey s'affairait déjà autour du foyer que je n'étais toujours pas remis de ma surprise. Notre hôte nous avait laissés seuls. Je l'entendais dans la pièce voisine, qui devait servir de chapelle, chanter à pleine voix un office du soir (*Chiné peut-être*). Le profond et mystérieux battement du ruga, le tambour vertical qui rythme toute cérémonie tantrique, ne contribuait pas à faire ralentir mon cœur, ni à apaiser la tempête qui régnait sous mon crâne. Mais lorsque notre hôte revint partager les chapatis, ce fut moi qui fus assailli d'un flot de questions, et ce n'est que bien plus tard que je pus enfin demander qui il était, depuis quand il vivait là, s'il savait l'origine des débris d'avion et des trois croix aperçues la veille, s'il connaissait ce sommet énorme qui s'élevait à l'ouest.

Son sourire finit par me faire taire, et à mon tour, j'entendis ce récit : « Je suis né aux Indes un peu avant la première guerre mondiale. Mes parents étaient anglais et j'ai donc vécu cette vie de nomade qui consistait à éviter le plus gros de la mousson en allant au Cachemire, et les grosses chaleurs en occupant les hauteurs de Simla. J'ai donc très tôt couru les marches de l'Himalaya, et ce d'autant plus que la modeste situation de mon père ne permit pas qu'on m'envoie faire mes études en Angleterre. J'eus ainsi l'occasion de voir partir, alors que mon père avait été muté à Darjeeling, la première expédition à l'Everest, et plus tard, il m'advint de rencontrer les Tilmann, Shipton, et autres aventuriers des cimes et de l'exploration.

Que n'aurais-je pas fait pour pouvoir les suivre. Mais il me fallait me contenter des simples « hills » d'où l'on contemple de loin l'étincelante majesté de la haute chaîne. C'est peut-être pour cette raison que je m'engageais dans la R.A.F. et devins pilote. Lors de nos vols d'entraînement, il arrivait que nous longions l'énorme barrière, et je m'enchantais du double sens du mot vol dans votre langue, le français : minutes volées pour contempler la splendeur des géants dans leur pureté.

Là-dessus vint la guerre et ses horreurs. Je me retrouvai à Singapour, qu'il fallut abandonner aux Japonais. Nous nous repliâmes aux Indes, d'où nous ravitaillions les mouvements de guérilla du nord de la Birmanie. Puis il y eut les vols en direction de la Chine, toujours dans le cadre de la guerre contre les Japonais. C'est comme cela qu'un jour, pris dans un cyclone du golfe du Bengale, nous nous égarâmes et qu'en plein brouillard, je vins écraser mon bombardier dans ce cirque perdu. Le mitrailleur, mon radio, et mon copilote reposent sous les trois croix que vous avez vues. Quant à moi, je fus tiré des débris de la carlingue par un ascète à demi nu qui méditait, muré depuis quelques années dans la grotte où vous avez dormi hier soir. L'extraordinaire, mais nous sommes au Tibet, est que le crash de mon appareil, cette grande flamme dans la montagne, fut pour lui l'Illumination : il eut la force des cent mille Bouddhas pour faire voler en éclats le mur qui l'enfermait et venir me secourir en m'amenant ici, dans cet ermitage où vivait le moine chargé de lui passer sa nourriture chaque semaine par le petit guichet pratiqué dans le mur. C'est là qu'ils m'ont soigné tous deux pendant de longs mois, et guéri, par la force de leur compassion. L'ascète est devenu un très grand saint, puisque, véritable Bodhisattva, bien qu'ayant connu l'Illumination, il l'a quittée pour se pencher sur un simple mortel, étranger de plus, le soigner et lui enseigner la Voie. Aussi est-il très vénéré et est-il devenu la plus haute autorité religieuse du Bhoutan.

Après ce que j'avais vu des horreurs de la guerre et de la folie des hommes, je décidai de finir mes jours ici dans la contemplation des cimes, loin de la fureur du monde. Mon maître, car il le devint celui qui m'avait sauvé, m'encouragea dans cette voie contemplative alors que lui reprenait pied dans le siècle. En riant, il nous comparait à deux boules de billard : moi arrivant bourré de l'énergie du monde, le chassant lui, l'immobile, en un « carreau » parfait, m'immobilisant à son exacte place, tandis que lui, bourré de l'énergie de l'Illumination, partait aux quatre coins du monde répandre la bonne parole.

J'ai donc vécu ici presque continûment, chassé uniquement par la venue des Chinois qui firent une fois une incursion dans le cirque mais s'en retournèrent vite. Tous les jours ma prière s'envole pour la Libération de tous les êtres, pour que les hommes se reconnaissent au moins frères, comme l'étaient devenus mes trois amis couchés sous leurs trois croix : le mitrailleur était un Noir américain, le copilote un Anglais pure race, et le radio un Indien chrétien de Goa. Au-dessus d'eux, il y a, resplendissants et sereins, les Trois Frères Spirituels : c'est ce que signifie Kankarpünsum. Mais le nom ne s'applique pas à la montagne de votre carte uniquement, mais en réalité aux trois sommets qu'on voit d'ici. Celui que vous